

**Tableau(x) de chasse**  
*Sans lui* de Sophie Calle

Laurence Perron

Number 276, Summer 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96735ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Perron, L. (2021). Review of [Tableau(x) de chasse / *Sans lui* de Sophie Calle]. *Spirale*, (276), 72–74.

# TABLEAU(X) DE CHASSE

## ARTISTE EN DEUIL CHERCHE ÉDITEUR

### SANS LUI

SOPHIE CALLE

Xavier Barral, 2020, 272 p.



« Lui », c'est avant tout Xavier Barral, fondateur et éditeur des ateliers EXB, une maison spécialisée dans la photographie, l'architecture et l'art contemporain, et depuis plusieurs années, complice et collègue de l'artiste visuelle Sophie Calle, dont il a produit plusieurs ouvrages : *Rachel*, *Monique* en 2012, *Ainsi de suite* en 2016, *Fanfares de circonstance* en 2017 et *Parce que* en 2018, année où Xavier Barral meurt subitement. Ses collègues souhaitent continuer à porter son projet éditorial autrement, Calle comprise : « *J'avais envie - c'est une coquetterie - mais j'avais envie d'être le premier livre de la nouvelle maison d'édition, ou bien le dernier de l'ancienne* », confie-t-elle dans l'émission *Par les temps qui courent* diffusée le 11 septembre 2020 sur France Culture. *Sans lui* est ainsi une collaboration entre un atelier EXB vidé de son créateur et les éditions Cent Pages, tenues par le graphiste Philippe Millot et l'éditeur Olivier Gadet.

Livré en incipit de *Sans lui*, le récit des origines expliquant la genèse contextuelle du projet est relativement cryptique. Si les lecteur-ric-e-s familier-ère-s du travail conjoint de Calle et de Barral la devinaient peut-être grâce à l'actualité artistique des deux dernières années, les autres doivent la découvrir à travers une narration plus que hachurée : « *et puis/brutal./quelqu./lui/disp./trist./etc./qd mêm./contr./un/livr./ques./laco.pour/lui/mais/sans/lui* ». Le style télégraphique de cette entrée en matière dresse la table pour le contenu de l'ouvrage, dont le projet consiste à reprendre les petites annonces matrimoniales du quotidien *Le chasseur français*. Un premier fil se noue : dans la presse écrite comme dans le deuil, chaque mot compte, mais surtout chaque mot coûte – symboliquement, mais aussi littéralement dans le cas des annonces – pour dire l'absent-e et l'appeler de ses vœux.

*Sans lui* est donc un livre sur la perte, le manque, mais aussi un livre d'attente, presque d'espoir. Le disparu du titre, à jamais perdu, est aussi une promesse, un appel lancé vers l'autre à venir, que celles et ceux qui cherchent un-e partenaire espèrent trouver grâce au dispositif publicitaire. En se décrivant, ce sont les contours d'un-e inconnu-e rêvé-e qu'iels tracent, alors que Calle semble à l'inverse se dessiner dans la silhouette à réinventer de son éditeur-muse. Dans les deux cas persiste l'idée d'un dialogue souhaité, d'une correspondance (au sens épistolaire et relationnel) avec quelqu'un-e qui n'est plus là ou qui ne l'est pas encore.

## SOCIOLOGIE BUISSONNIÈRE

Sophie Calle sait présenter avec humour ces petites annonces sans toutefois tomber dans la dérision. Il y a de la tendresse dans sa façon de dénicher et d'archiver les demandes inattendues, de mettre de l'avant l'aspect prosaïque ou convenu de certaines exigences qui contrastent avec des souhaits plus inédits. Tantôt les sourcils, tantôt les commissures des lèvres s'arquent à la lecture de certaines annonces : « *Pour récompense : fusil* », « *cheveux coupés et divorcées s'abstenir* », « *cherche mariage+garage* », « *rencontrerait vue mariage personne unijambiste* », « *fétichiste des carrés Hermès ch. F. obéissante au doux visage* ». Ces idiosyncrasies viennent trouer la répétition révélatrice des espérances confiées.

Car si on sourit beaucoup à la lecture de *Sans lui* en découvrant les aspirations de chacun-e, l'ouvrage ne se contente pas pour autant d'un amusement superficiel et ne nous pousse pas non plus à la moquerie. En effet, Calle sait dépasser l'anecdotique tout en tirant parti de ses épaisseurs poétiques et de ses potentialités critiques. Le classement des annonces que propose l'artiste, qui vise à rendre repérables certaines récurrences, donne à *Sans lui* une certaine portée sociologique. Le placement chronologique des fragments de texte rend aussi plus saillantes des évolutions : celle des désirs, mais aussi celle du privilège octroyé ou retiré à certain-e-s de les formuler ouvertement et en leur nom propre (les premières annonces concernant des jeunes filles sont, par exemple, majoritairement rédigées par leurs parents).

Le parcours aménagé par Calle commence au tournant du <sup>xx</sup>e siècle, chez « Elles » : le prétendant doit être « honorable », posséder « quelque fortune » (1895-1905), voire être « riche même laid » (1905-1914). Cent ans plus tard, on cherche un candidat « facile à vivre », « délocalisable » (2000-2010) et « à portée de main » (2019). Entre-temps, on sera passées par une succession d'étapes intermédiaires : « chrétien », « beaucoup souffert » (1920-1930), « grande taille », « gentil physique » (1960-1970), « valable, viril, svelte » (1970-1980). À l'importance de la réputation succède la moralité, puis les caractéristiques physiques et, enfin, la proximité géographique. Au fil des décennies, l'écriture se fait aussi de plus en plus subjective, originale. La question des rentes, des titres et des terres s'estompe au même rythme que les mentions de mariage.

Du côté des hommes (« Eux »), les recherches indiquent que messieurs sont d'abord en quête d'une femme « pas pauvre » (1895-1905), donc dotée, « avec ou sans tache » (1905-1914),

« même infirme » (1920-1930), « pouvant remplacer mère morte » (1950-1960), puis « de préférence jolie », « intelligente si possible » (1970-1980), « bustée, hanchée » (1980-1990), et finalement « pas prise de tête » (2000-2010) et « pas loin » (2017). Une symétrie – parfois inversée – fait dialoguer ensemble ces aspirations, révélant bien comment la construction des rôles genrés oriente les espérances de chacun-e, qui paraissent se rejoindre au moins partiellement dans le souhait contemporain d'une immédiateté possible du contact. Si les volontés varient en fonction des époques, certaines semblent invariables du début à la fin du siècle (la plus évidente étant sans doute la différence d'âge, les hommes cherchant quasi systématiquement des femmes plus jeunes qu'eux).

## ÉCRIRE À LA CARABINE

Dans sa cartographie des relations amoureuses, *Sans lui* reprend à son compte ces jeux de séduction en les insérant dans un univers cynégétique qu'annonçait d'emblée le nom du quotidien (*Le chasseur français*) auquel sont empruntées les annonces. Entre l'introduction télégraphique et les sections apparaît notamment une photo de Calle « à l'affût » : vêtue d'une tenue de camouflage, l'artiste se tient droite, postée près d'un arbre. À cette photo répond, en fin d'ouvrage, un ensemble d'images de surveillance prises sur l'A85 et l'A19 sur lesquelles on aperçoit des cerfs qui tentent de traverser l'autoroute. Ces clichés sont suivis de quelques photographies de miradors et de postes de chasse. Avant d'être imprimées dans *Sans lui*, ils avaient déjà servi à une exposition sur les petites annonces rédigées par des hommes, qui avait été présentée au Musée de la chasse et de la nature entre 2017 et 2018. Par ce relais entre images de chasse et paroles de séduction, Calle introduit (encore une fois de façon très ludique, mais sans manquer de sens critique) un discours sur la drague comme prédation (étymologiquement, la drague, du verbe « to drag », appartient après tout au lexique de la pêche au filet).

C'est par ce biais que l'autrice de l'ouvrage s'improvise anthropologue de brousse. On sait que, sociologiquement, la chasse est un *boys club*, « une activité, un sport proprement masculin », une pratique qui « renvoie à la hiérarchie des classes sociales » et « un lieu d'alliance privilégié entre les hommes », lié à « l'initiation des garçons à la masculinité, au bonding des hommes dans l'exclusion des femmes (petites amies et épouses) et de leurs règlements » (*Le boys club*, Martine Delvaux, 2019). En effet, la chasse familiarise traditionnellement les hommes avec l'adoption d'une posture

prédatrice, dont on sait qu'elle participera ensuite d'une certaine conception de la relation amoureuse – qui s'établit sur le mode de la « conquête », que l'on entame muni « d'armes de séduction » dans le but d'augmenter son « tableau de chasse » de « nouvelles cibles ». L'activité cynégétique ne crée pas ces rapports sociaux de domination, mais elle en est l'extension et sert à les renforcer ; elle représente l'une des nombreuses fabriques du masculin et de l'entre-soi qui en permet la préservation.

Si la chasse est un univers masculin, Yvonne Verdier (dans *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, 1979) a bien démontré que la broderie et la couture (avec son arsenal, le fil et l'aiguille) sont en revanche des activités réservées aux jeunes filles, mais que ces passe-temps, en plus de former de futures mères et épouses, sont une initiation à la puberté, à l'idée de pénétration (être piquée) qu'implique la perte de la virginité, symbolique qui se répercute d'ailleurs dans une importante portion de contes (*Le petit chaperon rouge, La princesse au petit pois, Peau d'âne, Cendrillon, La belle au bois dormant...*). De manière générale, la socialisation des jeunes filles et leur initiation aux rôles traditionnels passent, en France, par les travaux d'aiguilles (majoritairement solitaires, alors que la chasse s'exécute en groupe), mais aussi par leur représentation. La couverture de *Sans lui*, reproduction d'une scène de chasse (tireur abattant le cerf) réalisée au point de croix, mélange ces deux imaginaires genrés très fortement connotés. À la manière des tableaux-performances de Nikki de Saint-Phalle (*Tirs*, 1961), *Sans lui* raccommode ensemble ces imaginaires nettement séparés pour mieux les brouiller.

#### « MODERNES S'ABSTENIR »

Mais si cette bipartition traditionnelle des rôles est bien réelle, on aurait aimé que Calle la problématise un peu plus. Au contraire, elle paraît parfois l'accentuer. Le livre est divisé, en son centre, selon deux couleurs (la moitié des pages d'un rose passé, et l'autre moitié d'un vert rompu au blanc). Cette scission chromatique, si elle ne reproduit pas avec exactitude les codes culturels (rose pour les filles, bleu pour les garçons), repose néanmoins sur le genre (en tout cas présumé et parfois déclaré) des rédacteur-riche-s de chaque annonce. À ces couleurs s'ajoutent les titres des sections – « Elles » et « Eux » – qui assoient confortablement la binarité des identités de chacun-e dans l'espace restreint de deux pronoms. S'il est indéniable que l'hétéronormativité imprègne les textes caviardés par l'autrice, on se désole un peu que le livre ne saisisse pas

l'occasion de l'ébrécher en la dénaturisant. C'est-à-dire, d'abord, en lui retirant son caractère d'évidence, en l'extrayant d'un discours essentialisant. Mais ensuite, pour prolonger la métaphore cynégétique, en refusant d'embaumer le désir strictement dans ses expressions les plus normatives, comme le suggère Éric Fassin dans *Reproduire le genre* (2010), lorsqu'il rappelle que la naturalisation renvoie également au geste d'empailler un animal mort dans le but de le conserver.

En effet, en entrevue, Calle explique : même s'« *il y a aussi des annonces d'hommes qui cherchent des hommes, de femmes qui cherchent des femmes, j'avais pris le parti pris [...] de rester sur cette lancée [hétéronormative], parce que c'était un choix* ». S'il est aussi futile que risqué de reprocher à Calle de ne pas abolir la binarité des genres et l'hétéronormativité du désir par son seul livre, on reste quand même sans explication sur les raisons pour lesquelles elle tient à les reproduire alors qu'elle admet elle-même en entrevue avoir été confrontée à des annonces n'y correspondant pas. Pourquoi renforcer par son ouvrage une norme dont elle a constaté la fragilité lors de son enquête à travers les archives ?

Si le livre reste critique envers les conformations du désir, désignant comme suspecte l'idée que les envies et les identifications des hommes et des femmes sont inconciliables et incommunicables, il aurait eu tout à gagner à laisser visibles ces brèches préexistantes dans le discours dominant – quitte à voir apparaître des scénarios qui ne correspondent pas à la logique binaire et hétérosexuelle, voire à courir la chance (ou le risque ?) de montrer que de telles normes imprègnent jusqu'à ces lieux où on souhaiterait les voir se détraquer (scénario que Lisa Duggan a popularisé sous le nom d'homonormativité). Il faudra, pour exaucer ce souhait de lecture, sortir un temps de *Sans lui* et se tourner vers des ouvrages tels que *Petites annonces* (2020) de Nicholas Giguère ou *Géolocaliser l'amour* (2016) de Simon Boulerice, qui, s'intéressant aux identités queer, n'occultent pas l'aspect prescriptif et normatif de la petite annonce ou du site de rencontre, ni des cultures dominantes ou marginales qui les sous-tendent et les reproduisent, mais savent sortir ponctuellement de ces logiques qu'ils mettent poétiquement à profit. Dans *Sans lui*, ce questionnement, qui aurait été bienvenu, est peut-être un absent supplémentaire auquel le titre fait référence malgré lui.